

Approche « philosophique » du Rugby

(les extrêmes ... extrêmes)

Le rugby, sport de gentlemen pratiqué par des voyous ou sport de voyous pratiqué par des gentlemen. Dans une équipe de rugby on trouve des grands (2m), des petits (1m60), des gros (120kg), des maigres (50kg), des grands-gros, des grands-maigres, des petits-gros, des petits-maigres, des balafrés, des gueules d'anges, des condamnés à perpète, des curés, des chirurgiens réputés, des charcutiers anonymes, des rêveurs, des poètes, des agents du fisc... **On trouve de tout dans une équipe de rugby**, c'est le **paradoxe** qui fait le charme de ce sport si particulier. Qui pourrait jamais croire qu'un sumo puisse jouer dans la même équipe que Michael Jordan, avec Tom Cruise et Claude François ? Que Mister T de l'agence tout risque soit dans la même catégorie que Leonardo Di Caprio ? Même catégorie oui, même équipe oui, même poste non. Parmi ces extrêmes du physique il en existe 2 qui ont des affinités bien particulières et que l'on voit toujours ensemble lors des troisièmes mi-temps: les piliers et les ailiers.

Le pilier, étrange bipède dont la morphologie évoque nos lointains cousins quadrumanes, le pilier se nourrit exclusivement de saucisson. Figure inénarrable du rugby, le spécimen prête volontiers le flanc à la caricature.

Quand on veut dépeindre le rugbyman sous les traits grossiers d'une **brute épaisse** dont l'essentielle faculté est de s'incliner pour pousser en mêlée, c'est bien sûr au pilier que l'on pense. Le cliché est un peu éculé me direz-vous, j'en conviens.

De nos jours, les piliers dits « modernes » sont des **athlètes affûtés** sans un gramme de graisse, galopant aux quatre coins du pré, capables de vous envoyer des passes vissées de 30 mètres. Heureusement pour le folklore de notre sport, ce tableau idyllique ne concerne qu'une poignée de joueurs professionnels composant l'élite nationale.

Les autres sont bien souvent à cataloguer dans la série « à l'ancienne ». Dépassant allègrement le quintal, un cou de taureau, tout dans le jarret et dans les reins, rien dans les abdos (hormis la kro), le **pilard traditionnel** est voué aux tâches obscures de ce jeu : tordre son alter ego en mêlée, arracher des ballons dans les mauls et... c'est à peu près tout.

Jamais vous ne verrez un n°1 ou un n°3 porter le cuir dans une course folle et chaloupée pour prendre des intervalles au milieu des gazelles. Cela lui est généralement formellement interdit par son coach, et d'ailleurs, ce serait contre-nature. Homme de l'ombre, quand on joue à la mine, on va au charbon, on fait sa sale besogne et surtout on se tait. Et pour cause. Le pilier est certes un homme fort, roué, vicelard, sa mobilité est limitée, il ne peut donc pas jouer les stars en tortillant du cul. On les voit, parfois, tenter quelques foulées courageuses en début de partie, histoire de montrer qu'ils sont eux aussi des sportifs, et puis après, harassés par les travaux de force auxquels ils se bornent, marchent péniblement d'un regroupement à un autre, les mains appuyées sur les reins, cherchant l'oxygène comme de grosses carpes sorties de la rivière.

Néanmoins, tous les rugbymen vous le diront, un bon pilier, solide comme un roc, vaillant comme une mule, est **une denrée ô combien précieuse**. Deux piliers défaillants et c'est souvent toute la maison qui s'écroule. Par contre s'ils sont conquérants, on peut voyager tranquille. Même les vieux adages ovaliens le disent : « le rugby, **ça commence devant** » et comme devant, ça, commence avec eux, mieux vaut être bien armés en première ligne.

Il faut être un gaillard de la meilleure moelle pour affronter toutes les avanies de ce sport. Qui fait peur aux enfants ? Qui largue des caisses abominables ? Qui ramasse des poires en premier quand une mêlée se relève ? Qui sort du terrain la gueule en vrac ? Qui est condamné à l'anonymat éternel ? Qui se couvre de ridicule en se tartinant la fiole de vaseline et en se passant un bandeau d'élasto autour de la tête ? Qui a les oreilles en chou-fleur ? Qui, ne trouve pas de short à sa taille ? Qui fait encore peur aux enfants ? etc...etc.... Alors à tous les piliers de la terre, je rends un **vibrant hommage** à la bravoure, à l'abnégation et à l'humilité.

Eh oui ! on les aime bien nos bons vieux pilards. Ils amènent un peu de sel dans la vie de groupe. On les chambre gentiment, on les taquine parce qu'ils n'ont pas toujours la répartie foudroyante. Faut dire qu'ils cherchent aussi ! Quand quelqu'un lâche une caisse abominable et enfume un car entier, c'est toujours sur les piliers que les soupçons s'abattent. Quand, juste avant un match une chiotte est « **nutellisée** »* sans vergogne, on voit souvent en sortir une bourrique fière de son forfait, arborant un n°1 dans le dos. Et puis qui mange tout le saucisson dans les collations d'après-match ?

***nutelliser** : formidable néologisme construit sur la racine étymologique de « Nutella ». Imaginez donc une cuvette de WC ressemblant à un pot de nutella en fin de vie....

Les ailiers :

Ils étaient **sveltes**, chaloupaient leurs courses et décrivaient des arabesques sur le pré. Ils sont aujourd'hui de grosses marmules peu enclins à faire de la dentelle. Le rugby évolue, n'en déplaît aux nostalgiques. Jadis, ils étaient les « **danseuses** », ceux qu'on brocardait pour leur gabarit de criquet et leur aversion pour le contact.

On a, souvenir de ces caricatures d'ailiers qu'étaient ces Philippe Estève ou ces Patrice Lagisquet. Mais mieux encore, le spécimen, celui qui peuple l'imaginaire de générations de joueurs, c'est ce Biterrois aux cheveux longs, à la moustache épaisse, aux chaussettes qui tombent, **mollets de coq** obligeant, au short en grosse toile bouffant qui découvrait des cuisses de mygales et moulait un **petit cul de patineuse**. Bref, cet ailier des seventies capable de vitrifier un adversaire sur un simple coup de reins, celui qui ajustait des cadrages débordements d'école distillés grand champ, celui qui donnait du crochet à angle droit et du coup de pied de recentrage maintenant désuet mais qui faisait partie de la panoplie des trois-quarts à l'ancienne. On les aimait bien ces ailiers là, ces rugbyemen qui volaient comme fétu de paille au premier impact, plaquaient aux cheveux et se gelaient les miches sur le bord de touche quand on n'écartait pas le ballon.

Oui mais voilà, l'ère moderne est passée par là et le cliché de l'ailier à papa a volé en éclat.

Aujourd'hui l'examen de la toise et de la balance relègue nos arbalètes dévoreuses d'espace au rang d'articles de brocante. Adieu Cantoni et Bernat-Salles, bonjour Lomu !!! Le rugby actuel, dans sa quête d'absolu, a choisi son camp. Le trois-quarts aile n'est plus une demi-portion à l'apparence inoffensive, petit oisillon perdu au milieu d'un troupeau de bœufs.

L'ailier mammoth écrase tout. Le nec plus ultra des années 2000, c'est un 11 ou un 14 qui fait craquer les coutures de son maillot et préfère à la stratégie du contournement, celle du bélier. Les courses sont maintenant rectilignes, et le défi physique, jadis une aberration, est l'une des armes indispensables des golgoths de bout de ligne qui à l'occasion adorent se frotter aux bestiaux du pack.

Alors que reste-t-il des ancêtres à jambes fines ? Pas grand-chose, si ce n'est la rapidité, car les déménageurs actuels ne se contentent pas de **se pulvériser** mutuellement et de brasser de la viande, ils sont, dans l'idéal, supersoniques, ce qui complique bien évidemment la tâche du défenseur en cas de choc frontal, on imagine. Symbole d'un rugby qui se « modernise » ou plutôt qui s'uniformise, **l'ailier mammoth écrase tout**, surtout le romantisme. On se souvient du duel biblique de la coupe du monde de 99 opposant le monstrueux Lomu (Goliath) au filiforme Bernat-Salles (David) et l'action qui restera dans les mémoires est bien cet énorme frisson de bonheur quand la sauterelle paloise, soufflée par la bourrasque, sur un superbe **caddeb académique** avait déposé magistralement son vis-à-vis, soudain apparu bien pataud.

Le temps n'est plus hélas à la fragilité.

Le titane a brisé la porcelaine.

Snif !!!